

# GEO

Un nouveau monde : la Terre

**Multimédia**

Où mènent  
les routes  
de l'information

## Nouveau guide

- Vos itinéraires dans les mers de Chine
- Lieux mythiques, vie quotidienne
- Saveurs, musiques

*Mon article sur les mers de Chine*

Voyages dans les mers de Chine

Philippines, Vietnam,  
Hongkong, Singapour

M 1588 - 203 - 32,00 F





Aberdeen, le village flottant de Hongkong. Il y a dix ans, six mille personnes vivaient sur de vieilles jonques. Aujourd'hui, les familles de pêcheurs ont été relogées dans des tours.

# Pêcheurs, pirates ou trafiquants:

*Notre reporter a fait escale dans les deltas du Vietnam : les embouchures du Mékong, puis du fleuve Rouge. Avant d'aborder la rivière des Perles, près de Honkong. Rencontres avec les gens des fleuves et des mers.*

**J**'ai d'abord cherché la mer. Malacca, porte de la mer de Chine. La bouche salée, son orifice mouillé par où tout a commencé... Le déferlement des marins chinois à bord de jonques géantes un jour de l'an 1405. Leur mainmise, tel un diktat, sur le négoce des épices. Puis le prosélytisme des Blancs, un siècle plus tard, et le métissage des corps, des architectures et des langages issus naturellement de ces accouplements successifs et bigarrés venus du large...

Le mythe portuaire n'était pas un rendez-vous. Seul un bras de mer plate, flanqué de deux rives crasseuses, ocre jaune, au milieu desquelles mouillaient deux grosses vedettes touristiques en provenance de l'Indonésie voisine. Non loin, cloué sur place, le «Flor de la Mar», un vaisseau

fantôme du xvi<sup>e</sup> siècle, transformé en musée. Un clone de ce que fut sans doute le navire d'Alfonso d'Albuquerque, le célèbre général portugais qui foula bien avant les autres les quais de Malaisie... Une rumeur courait en ville : Vasco Rosa Viera, le gouverneur de Macao, en route pour Singapour, allait faire le détour par Malacca. On ne faisait donc plus que des détours par Malacca. Depuis que les regards étaient braqués ailleurs, vers la mer de Chine.

Elle l'avait justement surnommé «le Pacifique», l'institutrice de l'école des filles de Sa Dec, la mère de Marguerite Duras. Parce qu'il lui avait empoisonné l'existence, qu'il lui avait porté la poisse à force de déborder de son lit : le Mékong. Parce que sa maigre concession avait fini sous ses eaux boueuses, porteu-

ses de cymes de jasmin flottantes. C'est dimanche à Sa Dec. Un dimanche caniculaire, à l'ombre des magnolias et des bougainvillées. La classe est déserte. Les enfants du Vietnam sont rentrés chez eux. C'est à dire qu'ils ont les pieds dans l'eau du delta. En permanence. Je les ai vus de mon sampan, l'autobus des rizières. Ils jouaient au billard, dans l'indifférence absolue de la rivière, mouillés jusqu'aux cuisses. D'autres gamins circulaient entre les rives, à moitié nus. Ils nageaient, les dents serrées autour d'une liasse de donges, les fameux billets qui ne valent plus grand-chose, à l'effigie de l'oncle Hô. Ça va plus vite que d'attendre le prochain bac. Et puis, c'est gratuit. Et il fait si chaud. Les grands, les vieillards, même les morts, personne n'échappait au Mékong !



Entre trente mille et quarante mille boat people s'entassent dans six camps à Hong-kong, comme ici à Causeway Bay. Le gouvernement fermera ces camps d'ici à 1997.

## avec les hommes de la côte...

Jusque dans les recoins des bungalows pas toujours hissés sur pilotes, fabriqués de feuilles de cocotier d'eau, qu'il faut changer tous les deux ans. Les tombeaux des chrétiens et des bouddhistes sont logés à la même enseigne que les hommes : immergés nuit et jour au milieu des rizières, trempés jusqu'aux os.

De Sa Dec à Cantho, en passant par Vinh Long ou My Tho, les villes du delta, c'est la même rengaine : l'invasion. L'enfilade des bacs à traverser, les uns après les autres, comme des perles à nouer. La lenteur qu'elle impose. J'ai vu des vieux faisant la sieste couchés dans la rivière, tête exceptée. J'ai vu des femmes, à la tombée du soir, descendre de leur habitation flottante pour entrer dans le Mékong. S'y déshabiller pudiquement. Dans l'opacité de ses eaux jau-

nâtes. Sans risque de transparence. Avant de revêtir un nouveau «ao ba ba», ces tenues du pauvre, pourtant si élégantes, composées d'un pantalon à pattes d'éléphant et d'une tunique à manches longues boutonnée devant, fendue sur les hanches. Les habits sales sont frottés dans les mêmes eaux crasseuses du delta.

### Le «Pacifique», un ventre nourricier et un grand marché flottant

A quelques mètres, des water-closets suspendus, sans cloison, qui jalonnent les rives, sur des kilomètres à la ronde, et des filets de pêcheurs dans l'expectative. «Chez nous, raconte Tran Anh Hung le passeur, rien ne naît, rien ne meurt vraiment, tout se transforme. Cela nourrit les poissons. Les rizières. Qui nous

nourrissent à leur tour.» Le Mékong n'était donc pas cet envahisseur diabolique venu du Pacifique, porteur de peste et de décomposition. C'était aussi un ventre nourricier.

Un ventre qui féconde des rencontres entre gens du fleuve et ceux de l'océan. Des «rendez-vous» de négoce quotidiens, surtout du côté de Cai Rang, le grand marché flottant du delta. Une caverne d'Ali Baba : pastèques, caramboles, noix de coco, durions, piments de Dalat, coquilles saint-jacques, bringuebalee par des barcasses du cru ou des chaloupes de haute mer, pairement flanquées à l'avant d'yeux protecteurs immenses, maquillés en rouge vif, accentués par un eye-liner aux couleurs encre de Chine pour mieux chasser les démons. Les uns sont minuscules, comme écrasés par

un ciel trop bas, lourd à porter. Remplis de femmes et d'enfants. Les autres en imposent, du haut de leur double ponton, auréolés d'un fanion rouge, porteur d'une étoile jaune. Propriété d'Etat !

Ici, pas de silhouettes en ao ba ba. Pas le moindre chignon. C'est un univers d'hommes, car «la mer est loin, à deux jours de navigation. On ne sait jamais ce qu'elle vous réserve», lâche le capitaine du navire. Elle s'infilte au milieu des sampans, ces jonques sans voile, arborant des écriteaux peints à la main : com, bia, pho, riz, bière, soupe au vermicelle parfumée à la citronnelle que des femmes à chapeau conique s'évertuent à distribuer inlassablement. Les épicières ordinaires du Mékong. Ma dernière image du delta, avant de gagner Hanoi, la capitale. La ▶

nordeste, «posée en deçà du fleuve Rouge», dit son nom...

Un bras mort, pensais-je, ce ce fleuve Rouge. Rien, à perte de vue. Pas de bateaux, pas la moindre barcarole. Sans doute à cause des résidus du typhon qui s'est abattu la nuit dernière sur Danang, au centre du Vietnam, après avoir touché de plein fouet les Philippines. Un vrai temps de chien qui n'invite pas au cabotage. «Notre fleuve Rouge souffre d'une double concurrence exercée par la route et le chemin de fer», commente Ngo Xuan Son, le directeur général des Affaires fluviales, calé au fond de son fauteuil en cuir noir, au troisième étage du ministère des Transports. Six heures par le rail contre trente heures par voie fluviale. Il était grand temps de songer au réaménagement de ce long bras paresseux.

D'ici là, le Song Hong, son nom en vietnamien, peut couler des jours tranquilles, sous la pluie tiède du Tonkin qui n'en finit plus de barbouiller la vitre du taxi, en route pour Haiphong, le bout du bout du fleuve. Le deuxième port du pays, après Saigon. Sur le quai Ben Bach Dang, l'embarcadere de Haiphong, la silhouette de ferry, parée pour affronter les vagues du Pacifique. Sept heures de br-

**La cité des illusions perdues : ce camp de réfugiés ayant fui le Vietnam dans l'espoir d'une vie nouvelle à Hongkong. Les demandeurs d'asile sont parqués de longs mois pour finalement être expulsés. En attendant, pour avoir droit à un lit-cage, ils doivent verser un loyer de 276 francs par mois.**



## Hongkong, vitrine dorée du capitalisme, n'a pas

cause, jusqu'aux trésors rocheux de la baie d'Along. Pour l'instant, c'est la ruée. Chacun tâche de creuser sa nuit avant les autres. Moyennant 40 000 dong la traversée. Quatre francs. Les plus pressés se fauillent au travers des hublots. Ils investissent les premiers le dortoir communautaire. Un fourre-tout composé de deux estrades latérales et d'un minuscule couloir. En dessous, des sacs, des paniers dé-

bordant de salades de Dalat, de piments rouges, de feuilles de bétel et de noix d'arec très appréciées des vieilles dames du delta pour se teindre les dents en noir. Des poussins en cage. Des bicyclettes. Des abat-jour. Audessus, vautés sur des tapis de pacotille, au milieu des conversations et du cliquetis des dominos, les joueurs de mah-jong. Des billets glissent en douce : c'est illicite. Dehors, le soleil est en passe de tomber dans le fleuve Rouge. Il éclabousse d'un dernier coup d'éclat flamboyant le delta, ses sampans, ses cargos en instance de déchargement. Terminus quasi obligatoire pour les conteurs, avant de poursuivre par la terre leur chemin.

A cause de la robe de brume ouatée qui ne parvient pas à s'évaporer du golfe du Tonkin, je ne verrai pas grand-chose de la beauté légendaire d'Along. Juste, en touches grises ou brunâtres, devinerai-je des formes hybrides, comme en érection au milieu de la mer. «Des têtes de dragon», dit pudiquement la chanson... Je voulais surtout voir Hon Gai, le village de pêcheurs auquel on accède par un bac. Hon Gai, le paria, qui n'arrive pas à penser ses plaies. Par centaines, la nuit, ils se sont échappés parce qu'ils avaient faim. Ils ont pris le large, pensaient-ils, pour toujours. C'était tentant, la proximité de Hong-

gong, la poule aux œufs d'or. Nguyen Van Nhung se souvient... Ils étaient quarante-trois personnes à bord. La chaloupe ne dépassait pas les 10 mètres, et il n'y avait pas de place pour se coucher. Il fallait en garder un peu pour les 250 kilos de riz, le sel et les bidons d'eau potable. Au mieux, on pouvait s'asseoir les uns contre les autres. Les nourrissons hurlaient. Le sien a passé onze jours, agrippé au sein de sa mère. Sans exception, les grands eurent en permanence la trouille au ventre. Jusqu'à ce qu'ils les aperçoivent enfin les beaux gracie-telle de la liberté !

Hongkong. Une terre promise qui allait vite virer au cauchemar. Les camps, les barbelés, le trop maigre rideau en Nylon suspendu au-dessus d'un lit superposé pour seule intimité, perdu au milieu d'une foule d'autres lits superposés. Bondés d'adultes silencieux, d'enfants en larmes et de bébés vagissants. Pendant deux ans, la morne attente. Jusqu'au jour du retour. Obligatoire. «Organisé pour tous les réfugiés économiques.» Aujourd'hui, Nhung est ruiné. L'argent du rapatriement, l'emprunt contracté auprès de la banque pour acheter un bateau de passer n'aurait pas suffi. Il y a quelques mois, il a dû tout brader. Avec Ha. L'épouse, ils se sont retranchés dans leur baraque en bois bleu azur, transfor-



### Les ethnies riveraines

Neuf Etats sont riverains des mers de Chine. Si les peuples côtiers ont leurs spécificités et leurs dialectes, il n'y a pas toujours de frontières ethniques précises avec les population de l'intérieur. Par des flux migratoires, des minorités s'implantent dans les parties littorales. On en trouve aussi en Chine dans les provinces maritimes occupées surtout par les Han.

● Coréens	■ Kwaki	■ Thaïs Lao	■ Irais du Sarawak
● Japonais	■ Li et Miaos	■ Thaïs du Laos	■ Peuples de l'Indonésie (Batak, Batak...)
● Mongols	■ Ethnies montagnardes Khmers, Thaïs	■ Minorités chinoises	■ Khmers
■ Han	■ Vietnamiens Mélanéo-Indonésiens des plaines	■ Thaïs siamois	■ Malais
■ Kaochan		■ Malais Tagalogs (30%)	■ Cebuano (25%)
■ Zhuang			



La vie sociale à Hongkong est un cocktail des extrêmes. Un train de luxe à l'image des nababs, des sampans délabrés à la mesure des apatrides. Les jeunes héritières des nouvelles dynasties financières ont leur bal des débutantes : un groupe d'entre elles arrive ici au Grand Hyatt Hotel pour un bal de charité.

hongkongaises. J'étais à la recherche d'un vrai baroudeur des mers. Grâce à un bon loueur de chambre, je rencontrai Jin Yun You, le capitaine de la plus grosse jonque du village, qui venait de rentrer au port, le matin même, après avoir passé plus de trois mois en haute mer, au large des Philippines. «Ma jonque, raconte Yun You, sort du meilleur chantier naval du coin : Coloane, l'une des trois îles de Macao. Mes hommes – dix-huit marins pêcheurs –, je vais les choisir à la bourse au travail de Zhuhai, en Chine populaire. Bien sûr qu'ils ont des contrats en règle, mais on les paye moins cher que les Hongkongais !» Et les fusils qui sont à bord ? «C'est à cause des pirates philippins. Tant que leur économie n'ira pas mieux, on doit s'attendre au pire.»

À terre, le pire s'appelle l'«ice». Un dérivé amphétaminique «que l'on croque». Cinq hommes dinaient sur une terrasse, face à la mer, sans dire qu'ils étaient de la police. Leurs visages rouges, bouffis par la chaleur, les piments et les nombreuses bières Saint Miguel, leur donnaient des mines de pêcheurs aisés. Ils m'ont assuré que l'on trouvait de tout, à Cheung Chau. De l'ice à l'héroïne pure, en passant par l'opium, que les marins aiment bien... L'un d'entre eux avait les yeux qui lui sortaient des orbites. Il rigolait sans arrêt. Visiblement, l'ice, il connaissait.

Le lendemain, alors que j'avais des jiao zi, les raviolis chinois, dans l'une des cantines du vieux port, un homme en uniforme m'adressa la parole. C'était le spécialiste des drogues illicites, rencontré la veille. Policier le jour, petit trafiquant la nuit. Ainsi, via Cheung Chau, offerte à toutes les tentations apportées par la mer de Chine... Ce jour-là, un lundi, en regagnant Hongkong, avant de quitter le bastingage de «Man Wai», j'entendis une dernière fois résonner au milieu du roulis des vagues et des accents à neuf tons de la langue cantonnaise, la cloche du ferry. J'étais rassurée. Hongkong restait un port avec ses cris marins et ses odeurs salées. ■

Sylvie Levy

## voulu des boat people qui fuyaient la misère

mée en épicerie. «On survit !» Le commissaire politique du quartier ne m'a pas autorisé à dormir chez les anciens boat people. J'ai dû plier bagage. Par chance, les sacs assuraient leur service jusque tard dans la nuit... Deux jours après, je me suis envolée pour Hongkong, via Hanoi. La terre promise. Elitiste. La vitrine dorée du capitalisme, qui n'avait pas voulu des petits pêcheurs de Hon Gai.

«Venez voir de plus près. Vous comprendrez mieux ce qui se passe ici, à Hongkong.» Laurent Aublin, le consul général de France, me reçoit au vingt-sixième étage de la tour numéro 2, donnant sur Harcourt Road, immergée de soleil et de grues besogneuses. Quelle chance que ce poste d'observation privilégié sur la mer de Chine et ses ferries, sur Kowloon en face, avec, en filigrane, Shatin, les Nouveaux Territoires, et puis le continent chinois que l'on imagine au loin, là-bas derrière. «Aussi paradoxal que cela puisse paraître, poursuit Laurent Aublin, Hongkong a beau rester le premier port au monde pour son trafic de conteneurs, il assiste, impuissant, à l'affaiblissement du rôle de la mer.»

Une mer qui recule au sens propre comme au sens figuré. Dans quelques mois, la vue idyllique de monsieur le consul sera gâchée par un mastodonte dont

les fondations sont déjà visibles, au pied de la tour numéro 2. La CITIC, le fameux bras armé de la Chine communiste pour ses investissements à l'étranger, y fait construire un building géant, en grignotant du terrain sur l'eau. «Même le "Star Ferry", renchérit le consul, se met à avoir des états d'âme ! Il perd des clients.» La mer, imperceptiblement, commence à sortir de la tête des Hongkongais.

### Cheung Chau, ancien repaire d'aventuriers, est devenu villégiature

«Si vous voulez vraiment trouver des gens de mer à Hongkong, me souffle François Fensterbank, personnage sympathique, curieux, amoureux fou d'Asie, allez plutôt flâner du côté de Cheung Chau, l'île aux pirates. Vous ne serez pas déçus. Un grand bordel insulaire !» C'est ainsi qu'à la tombée du jour je me suis retrouvée accoudée au bastingage du «Man Wai», un gros ferry en route pour l'île mystérieuse. Ma dernière escale. Elle n'était pourtant située qu'à 10 kilomètres de Hongkong. Sur le ponton inférieur du bateau, cela sentait déjà l'exode à plein nez. D'immenses paniers en osier déguilinaient de légumes, de gingembre. Des vieux et des vieilles, exilés de la province du Guang-

dong, au moment de la Révolution culturelle, reentraient de leur marché hebdomadaire. Sur le troisième ponton supérieur, des mininettes seules, ou le plus souvent accompagnées, sapées de cuir, de noir, de lunettes de soleil un peu trop star, de cheveux violets, décolorés, se faisaient prendre en photos, sous le coucher du soleil, au milieu de belles architectures de monsieur Pei, en ombres chinoises.

Le guide ne disait pas grand-chose. Seulement qu'elle était petite, l'île, avec ses 2,5 kilomètres carrés de surface. Mais qu'elle était l'une des plus peuplées : quarante mille âmes. Il confirmait sa mauvaise réputation. Un repaire de pirates, pendant des millénaires. Un «village de pêcheurs tranquille» à présent, «idéal pour y passer ses week-ends». Sans circulation.

La sirène retentit. On accoste. A droite de l'embarcadère, des myriades de sampans, de chaloupes, plus que je n'en avais jamais vus depuis le début de mon voyage, commencé à Malacca, trois semaines plus tôt. En face, le long du quai, une myriade d'un autre style : des loueurs et loueuses de chambres à coucher, exhibant, derrière des comptoirs éclairés par des lanternes rouges, les photographies de leurs bungalows d'amour.

Je n'étais pas venue à Cheung Chau pour épier les amours